

Étude du séminaire XX de Jacques Lacan, *Encore*

Mardi 04 octobre 2022

Présidente - discutante : Patricia Le Coat Kreissig
Leçon 1 présentée par Jean-Paul Beaumont

Leçon 1, partie I, présentée par Jean-Paul Beaumont

La leçon est très difficile. Et à la présenter avec Pierre Christophe [Cathelineau], nous risquons des recouvrements, qui j'espère resteront ouverts...

Le grand thème de cette première séance, c'est la jouissance sexuelle, et très secondairement l'amour – plutôt pour l'écartier. Qu'est-ce qu'on peut en dire, du point de vue du discours psychanalytique ? « Notre chemin, celui du discours analytique, ne progresse que de cette limite étroite, de ce tranchant du couteau ». Voilà la castration déjà évoquée.

Jusque-là, c'était de l'ordre du « je n'en veux rien savoir », nous dit Lacan. Est-ce que c'est Lacan lui-même, ou le *je*, le sujet, qui n'en veut rien dire, de cette jouissance anonyme qui l'anime ?

1) La question de la jouissance est une question éthique

Pour parler de la question de la jouissance, Lacan repart du séminaire *L'Éthique* douze ans auparavant, qui avait renouvelé la question. Il s'agissait d'une éthique du réel. J'en reprends juste quelques éléments.

Il y a la *Bejahung*, une affirmation première du signifiant, du symbolique. Refoulement originaire. Mais par là-même est à jamais perdue *das Ding*.

- Le principe de réalité, chez Freud, s'attache à retrouver la même chose et construit ainsi la réalité. Lacan le subvertit et en fait un principe du réel, qui vise la jouissance du réel, toujours par les mêmes voies, comme orienté par *das Ding*. Il est animé par le surmoi : Jouis. La jouissance ne sert à rien elle est à elle-même sa propre fin.
- Le principe du plaisir, lui, vise à l'éconduction de l'excitation par les voies les plus courtes, mais par les voies du signifiant. Il vise le plaisir, le

soulagement de la tension, c'est-à-dire qu'il sert plutôt à éviter la jouissance.

Lacan joue avec le mot *sur usufruit* : dans le même mot, il y a le moyen, les outils et la jouissance *utor* et *fruor*, ce sont deux verbes déponents, de ces verbes « dans lesquels le sujet se constitue dans le procès que le verbe exprime » comme dit Benveniste.

L'éthique concerne le rapport au réel comme jouissance en tant qu'opposée au plaisir.

La place du réel a changé depuis Aristote où l'empyrée servait de modèle au réel comme fixe. Bentham analyse les « fictions », artifices langagiers qui répartissent la jouissance comme le droit. Car c'est par des moyens langagiers que se fait l'accès possible au réel.

2) Y a-t-il une différence dans le régime de la jouissance chez l'homme et chez la femme ?

Mais cette jouissance était alors comme abstraite. Que se passe-t-il dans l'étreinte ? Est-ce que l'homme et les femmes ont le même abord de la jouissance ? Est-ce que l'étreinte, c'est de faire un ? Et quel rapport avec l'amour ? S'il n'y a pas de rapport sexuel (ce qu'on pouvait entendre déjà dans *l'Éthique* par la discordance entre principe du plaisir et visée du réel) que se passe-t-il dans un lit ?

Ce n'est pas qu'il y ait un mur entre l'homme et la femme, ni une coupure. Il dit que nous sommes confrontés à une faille, ou encore, dit-il en passant, une béance. Faille n'est pas un terme mathématique, comme on pourrait le croire à la fin de la leçon. C'est une forme verbale qui sert aux deux verbes faillir et falloir. On pourrait écrire « phaille » glissait Jean Brini.

Est-ce que c'est une faille entre l'homme et la femme ? Ce n'est pas une rupture malheureuse de la continuité comme dans le discours d'Aristophane. Il ne s'agit pas non plus de l'ironie romantique de Baudelaire :

« Dans l'amour, comme dans presque toutes les affaires humaines, l'entente cordiale est le résultat d'un malentendu. Ce malentendu, c'est le plaisir. L'homme crie « Oh ! mon ange ! », La femme roucoule : « Maman ! maman ! » et ces deux imbéciles sont persuadés qu'ils pensent

de concert. Le gouffre incommunicable qui fait l'incommunicabilité reste infranchi »

Ici, impossible d'établir la *relation deux*, des deux sexes. En effet, chacun a affaire à cette faille qui le sépare de la jouissance. Si comme dans le paradoxe d'Achille et la Tortue que Lacan reprend, l'homme et la femme ne se rencontrent pas,

- C'est aussi parce qu'ils sont dans des espaces différents, des couloirs différents. L'homme peut dépasser la tortue, il ne la rejoint pas.
- Mais Lacan donne aussi un modèle mathématique, qui recouvrirait la faille, (ou la faillite) du un du rapport sexuel ou plutôt de ce qui tendrait à recouvrir la faille, en sachant que ce ne serait qu'à l'infini.

3) La question ne peut être envisagée que du point de vue de la limite :

Devant une faille, « nous allons partir de la limite, ou du moins établir la série de ce qui s'en approche ». Lacan va surtout parler de la position de l'homme, mais déjà nous laisse entendre ce qu'il en est pour la femme.

Chez l'homme : on est dans le domaine du tout, du tout sexuel et de la borne phallique

Le tout : pour l'homme, la jouissance sexuelle, c'est la jouissance phallique. C'est la position freudienne : une seule libido, la libido masculine.

Comment va-t-il jouir devant lequel il est ? Il ne s'agit pas du sexe « qui ne lui dit rien », ni des caractères sexuels secondaires « qui sont les mêmes que ceux de la mère ». C'est dire que ce n'est pas du tout un abord régi par l'instinct. Et nous ne jouissons pas vraiment du corps que nous ne faisons que froter.

Ce corps symbolise le grand Autre ou incarne le grand Autre (il ne s'agit pas de l'Autre des Existentialistes mais bien de l'Autre du signifiant). Entre l'homme et la femme il y a un monde disait un poème commenté l'année précédente. Le corps symbolise l'Autre. [Il ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante]. C'est pour cela qu'on pourra parler de l'Autre sexe. Devant cet Autre, l'amant va chercher l'objet *a* de son fantasme, l'objet cause de son désir. Il ne s'agit pas d'un objet naturel (il est aussi symbolique et imaginaire) il anime ce corps de l'Autre. Voir la phrase, elle-même en miroir de « Subversion du sujet » : « Proie saisie aux rets de l'ombre... ». Le corps est *a-sexué*. Mais on pourrait presque écrire A-sexué s'il symbolise l'Autre. C'est par rapport à cet Autre que « le désir qui y trouve

sa cause – dans le grand A, le *a* qui anime ce corps – peut être *soutenu* de l'impuissance voire de l'impossibilité ».

Le corps de la partenaire pourrait permettre de jouir de l'Autre, voire donnerait un abord du réel ? Mais la jouissance est une jouissance d'organe et elle est barrée par le plaisir, avec la retombée de l'aile. Il reprend conscience, il redevient sujet, il y a « objection de conscience » au service sexuel à rendre à l'autre. Impasse. Et il n'y a plus qu'à recommencer. C'est l'impasse de la jouissance phallique. Il « heurte toujours dans le leurre du seuil » (l'expression est d'un poète), la jouissance du corps de l'Autre « ne se promet que de l'infinitude ». Il n'arrivera jamais à la fusion avec ce corps de la partenaire en tant qu'il incarne l'Autre.

Si la jouissance sexuelle, c'est-à-dire la jouissance phallique est bornée, dans l'espace de la jouissance, on va pouvoir en parler comme d'un lieu, c'est-à-dire faire de la topologie sur l'espace de la jouissance ; et il va en donner un exemple en situant la faille sur la droite des réels.

« Et je t'ouvre comme un livre, où je lis ce qui me tue » dit un poète, un homme évidemment, puisqu'il ne peut que passer par le symbolique pour approcher le réel.

Du côté d'une femme, il y a aussi une faille.

Elle est aussi dans la jouissance phallique :

- Elle a une jouissance du phallus au sens du génitif objectif, elle jouit du phallus.
- Elle a une pratique du langage, ce qui sous-entend le phallus, et elle peut y être très experte dans les mathématiques ou l'écriture.

Mais elle n'est pas-toute dans la jouissance phallique. Si bien que quelque chose de la faille pourrait, peut-être chez elle être réalisé [« Est-ce que de l'autre côté quelque chose ne peut s'atteindre, qui nous dirait comment ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance dans la jouissance serait réalisé »] par d'autres moyens. Ce serait une jouissance, une jouissance qui ne serait pas bornée, un abord donc du réel qui ne passerait pas par le signifiant mais par d'autres voies – l'imaginaire du corps par exemple.

4) L'amour

L'infini ne sort pas de l'Un, mais de l'Autre. Là où est l'être, c'est l'exigence de l'infinitude

Encore, c'est le nom propre de la même faille, et c'est de là que, dans l'Autre, part la demande d'amour, la demande inconditionnelle de l'amour. Alors que la jouissance est plutôt hors signifiant, plutôt anonyme. La demande d'amour est une question posée à l'autre, posée depuis la même faille dont nous parlions – et d'ailleurs peut-être pour éviter la jouissance.

Jouir de l'Autre (il s'agit de l'Autre avec un grand A) même si c'est en impasse pour l'homme, n'est pas un des signes de l'amour. Donc il faut faire une séparation sévère de la jouissance et de l'amour.

Si la jouissance peut pourtant être une réponse à la demande d'amour,

- Elle n'est pas nécessaire : il peut y avoir l'amour sans la jouissance,
- Elle n'est pas suffisante parce que, de toutes façons, l'amour demande toujours plus d'amour

En tout cas, l'amour, ce n'est pas de faire *Un*.

- L'amour dans son essence est narcissique,
- L'impuissance de l'amour tient au désir d'être *Un*.
- Mais la fusion supposée est imaginaire. Elle tient à l'image c'est celui de l'amour de la perruche qui s'identifie à Picasso et à son habit
- Lacan rappelle que *un* est un signifiant et non pas une réalité biologique.
- L'important, c'est que « derrière cet un, quelque chose tient à l'être et à la jouissance ».

Les problèmes sont posés. Comme souvent, la première leçon donne les problèmes de l'ensemble du séminaire. On parlera donc de la jouissance et de l'amour. Pierre-Christophe [Cathelineau] va compléter ce que j'ai dit par l'abord topologique de la faille, avec la compacité, cette compacité que Lacan n'a jamais reprise dans son séminaire.